

MIRBEAU EM... DÉTÉ PAR SARCEY

Françoisque Sarcey a fait une causerie au sujet du livre de M. Octave Mirbeau, « le Calvaire ». Vous connaissez M. Sarcey; tout Paris le connaît : c'est un homme d'une grande valeur, d'un esprit très fin, il s'est sacré lui-même « prince de la critique ». J'avoue que cela ne me gêne en aucune façon.

Seulement, pourquoi M. Sarcey qui est quelqu'un, qui a une notoriété incontestable, notez bien que je n'ai pas dit incontestable, pourquoi, dis-je, M. Sarcey est-il si sévère, je ne dis pas si injuste, à l'égard de Mirbeau.

Sarcey n'a pas éreinté Mirbeau seulement, il n'a même fait sa conférence que pour avoir l'occasion de tomber sur les chefs de l'école naturaliste, j'ai indiqué Zola et son école.

Sarcey ne s'est pas contenté de cela, il a tenté de tomber Guy de Maupassant : c'est peut-être par jalousie qu'il a agi ainsi, je n'en suis pas certain, mais je suis tenté de le croire.

Sarcey a fait patte de velours mais il n'a pas su cacher la griffe : il a commencé par dire que le nombre des exemplaires du *Calvaire* vendu n'est pas un signe de la valeur de l'œuvre, mais un symptôme de la curiosité malsaine de la foule.

Cette façon d'entrer en matière, ces prodromes étaient maladroits, même inconvenants; Sarcey en eût fait sa conclusion j'aurais admis, sans la partager, son opinion; mais, avant de parler de l'ouvrage, il tente de l'abîmer, il le prend pour une œuvre inconvenante et fautive : son procédé est malhonnête.

Sarcey est pudibond, il l'a toujours été, et il le sera toujours, et c'est justement pourquoi il a un succès d'estime incontestablement acquis. Il déteste le naturalisme, et il s'est fait de son amour apparent pour les écrits vertueux un piédestal : la mère peut permettre à sa fille la lecture de Sarcey :

Le conférencier s'est emballé à cause d'une phrase de Mirbeau, que je cite textuellement : Le héros du livre contemple le sommeil de la bien-aimée et il fait une étude de l'haleine de la femme endormie « Cette haleine inodore et fade ou fleurie, pour une imperceptible odeur de pourriture. »

Il a été plus loin et il s'est permis de dire que Juliette, c'est le nom de l'héroïne, est la dernière des catins. Le mot est dur et métonne un peu.

Je ne dis pas qu'il n'y a pas de faiblesses dans le livre de Mirbeau, mais enfin il faut les excuser et tenir compte surtout de ce qui est beau. Tenez : voulez-vous faire la part de chacun ; passons ce qui est mauvais ou plutôt inférieur, et ne regardons que ce qui est beau : nous obtiendrons comme résultat une œuvre très nouvelle, très intéressante, et nous aurons un souvenir très précis, très vivant, et surtout très sérieux.

Seulement Sarcey est de mauvaise foi et fait montre d'un esprit mesquin, étroit et faussé : l'évidence le force à trouver quelques pages descriptives bien faites dans le livre de Mirbeau et comme il ne peut l'admettre, savez-vous ce qu'il dit ? Il vante les pages en question, et il ajoute avec un esprit méchant et même un peu canaille : « Ces pages sont belles, mais évidemment M. Mirbeau s'est trompé en les écrivant : il ne les a pas faites exprès. »

Ce genre de critique est de mauvais goût, et M. Sarcey ferait mieux de se borner à une simple analyse de l'ouvrage. Il n'aime pas Mirbeau, il n'aime pas Zola; il fait fi de Maupassant lui-même. Seulement, il aime Sarcey : c'est déjà quelque chose; mais si cela lui suffit, cela ne suffit peut-être pas toujours à ses auditeurs.

FÉLIX MARTEL.

NOUVELLES VICTIMES DE FERRY

Voici un lugubre et triple *faire-part*, qui nous arrive du Tonkin :

Le lieutenant-colonel commandant et les officiers du 2^e tirailleurs tonkinois ont l'honneur de vous faire part des pertes douloureuses qu'ils viennent d'éprouver en la personne

De M. Fougères (Jules-Jean-Auguste), sous-lieutenant à la 9^e compagnie, tué à l'ennemi, à Hoang-Roang, le 11 septembre, à l'âge de vingt-trois ans;

Et celle de M. Qailgars (Arthur-Jean-Marie-François), sous-lieutenant à la 3^e compagnie, décédé au poste de Dien-Hô, le 23 octobre, à l'âge de vingt-quatre ans (choléra);

Et en celle de Raybier (Claude-César-Armand), lieutenant à la 13^e compagnie, tué à l'ennemi le 3 novembre aux environs de Phn-Tho (Thanh-Hoa), à l'âge de trente ans.

Priez pour eux.

Nam-Dinh, 7 novembre 1883.

LA MISÈRE SOUS LA RÉPUBLIQUE

Triste histoire

Une joyeuse bande, qui sortait d'un restaurant du boulevard Clichy, la nuit de Noël, aperçut un individu qui gisait sur le trottoir.

— Tiens! encore un pochard, s'écria un jeune homme, en remuant, du bout du pied, le corps inerte, étendu sur un tapis de boue.

Mais l'homme poussa un gémissement si plaintif, si douloureux, que les soupçons s'approchèrent. Ils examinèrent l'individu : un vieillard aux longs cheveux blancs, au visage horriblement maigre, vêtu d'une longue redingote fadiste noire, aujourd'hui loqueteuse et grisâtre. Ils le réveillèrent. L'homme ouvrit les yeux, de nouveau gémit, puis sembla vouloir continuer son sommeil.

— Levez-vous! Voyons, levez-vous! Un des jeunes gens avait empoigné le dormeur par les bras; il tâchait de le remettre sur pied. Celui-ci finit par sortir de son assoupissement.

Ce n'était pas un ivrogne. En voyant autour de lui ces jeunes gens et ces jeunes femmes, il balbutia quelques remerciements, d'un ton si poli et si déchirant à la fois, que chacun se sentit ému. On entraîna le vieillard dans un café, on lui offrit une consommation.

Il demanda un bouillon, qu'il avala d'un trait. Evidemment, le malheureux avait faim. On lui fit servir à souper. Il dévora plusieurs tranches de rosbif.

Au dessert, il raconta que, depuis plusieurs jours, n'ayant plus le sou, il se nourrissait de morceaux de pain, mendiant le soir chez les boulangers. Mais, peu à peu, l'épuisement était venu : à passer toutes ses nuits sur un banc du boulevard, il avait perdu ses forces.

Puis il se dirigea vers le piano et fit entendre des improvisations vraiment remarquables : il jouait en véritable artiste. On l'interrogea. Il dit son nom : Francis E.

Ce malheureux, il y a une vingtaine d'années, a eu, comme compositeur, une certaine renommée. Mais l'oubli est venu et, avec l'oubli, la misère noire.

Les jeunes gens qui l'avaient ramassé sur le trottoir ont fait une collecte. Ils ont remis au pauvre vieil artiste une somme qui lui permettrait de vivre pendant quelque temps.

UN CHANTEUR BRÛLÉ

Un chanteur ambulant qui parcourait le département de Lot-et-Garonne dans une charrette traînée par un superbe chien, s'était arrêté au lieu dit Vitarelle. Pour se réchauffer, il avait allumé un réchaud qui a sans doute communiqué le feu à la charrette, laquelle a été réduite en cendre.

On a retrouvé le corps du pauvre chanteur carbonisé.

LES USURIERS DE PARIS

UN CAS D'USURE IMPORTANT. — NÉCESSITÉ DE POURSUITES CONTRE LES USURIERS.

— UN RÉGLEMENT SÉVÈRE DOIT ÊTRE MIS IMMÉDIATEMENT EN VIGUEUR.

Le parquet de la Seine est saisi, depuis quelques semaines, d'une affaire d'usure qui, nous l'espérons bien, ne sera pas classée et aura son dénouement en police correctionnelle.

Un gentleman, M. T..., aurait remis à un sieur J..., en août dernier, des valeurs en traite de 12,000 fr. Par un écrit, il était stipulé que l'intérêt et les frais de commission ne dépasseraient pas 40 0/0 — ce qui est déjà jolii. Mais M. T..., pour compenser cet intérêt énorme, ne devait payer aucun frais de renouvellement.

L... mit M. T... en rapport avec un de ses pareils, un sieur S..., qui fit tellement la difficile, que M. T... lui déclara qu'il n'avait plus besoin d'argent.

Ce qui était vrai, car M. T... venait d'hériter d'un de ses parents, très riche.

Les compères J. et S., avertis par M. T... qu'il ne voulait plus avoir affaire avec eux, firent la sourde oreille. Invités par lettre et par un tiers à restituer les traites, ils n'en firent rien.

Ils se hâtèrent, au contraire, de faire les fonds.

12,000 francs à 40 0/0 d'intérêt à défalquer pour 7,200 francs (l'intérêt s'élève en effet à 4,800 francs).

Le sieur S. adressa à M. T. un chèque de 3,800 francs. M. T. le refusa et le déposa même au Parquet. Pourquoi S. envoyait-il 3,800 francs quand il devait en fournir 7,200 ?

C'est que, pour se procurer les fonds, il « avait dû engager des diamants valants 7,200 francs ».

A qui avait-il engagé ces diamants ? On ne le sait pas, car S. ne l'a pas dit.

Les traites présentées à M. T. n'ont pas été réglées, et à bon droit. M. T. a déposé une plainte sur laquelle le parquet informe.

Le cas de M. T. n'est malheureusement pas unique à Paris. Il ne se passe pas un jour que nous n'ayons à enregistrer un fait semblable. C'est tout simplement honteux, et nous ne comprenons pas que la justice ne recherche pas et ne punisse pas de la façon la plus sévère, tous les misérables ma chandis d'argent, dont le honteux métier ruine les familles les plus honorables, et pousse au suicide une foule de malheureux.

UN FAUX AVEUGLE

Une charité bien placée :

Depuis longtemps déjà, une dame H..., demeurant rue du Vert-Bois, 5, faisait l'aumône, tous les huit jours, à un pauvre homme qui se disait aveugle et arrivait à jour fixe chez elle, pour toucher ce qu'elle avait l'habitude de lui donner.

Il y a quelques jours, comme Mme H... sortait de chez elle, elle trouva le mendiant sous sa porte cochère, et, sortant son porte-monnaie, elle allait lui donner son offrande ordinaire, lorsque l'homme se jeta tout à coup sur elle, lui arracha son porte-monnaie et s'enfuit.

Si étonnée qu'elle fut Mme H... de cet acte, elle n'avait point porté plainte; mais hier, se trouvant dans le quartier des halles, elle aperçut devant une porte cochère son faux aveugle. Aussitôt elle le fit arrêter.

Conduit au commissariat de police cet individu refusa tout d'abord de donner son identité, mais des papiers trouvés sur lui firent connaître son adresse.

Une enquête fut aussitôt ouverte, et on finit par découvrir que cet homme, qui n'était pas du tout aveugle, s'appelait Louis L..., était un ancien bijoutier, retiré des affaires, et demeurait rue du Faubourg Saint-Martin.

Une perquisition a été faite à son domicile, qui est très bien meublé, et où on a trouvé de

nombreux bijoux. Ce mendiant avait même à son service une femme qui venait faire son ménage tous les matins.

Il est, dit-on, père de deux fils, très honorables connus dans le commerce.

En présence de la situation que s'est faite cet homme, on se demande si c'est réellement à un vulgaire filou ou à un monomane que l'on a affaire.

L'enquête continue.

PERTE DE LA « VILLE VICTORIA »

Le courrier de Lisbonne nous apporte les premiers renseignements écrits sur la perte de la *Ville-de-Victoria*.

Il résulte du rapport du capitaine Simonet que, depuis le 22 au matin, ce steamer était mouillé devant Lisbonne sur deux ancres, avec soixante-douze brasses (132 mètres) de chaîne sur l'ancre de jusant — celle qui était en amont — et soixante-trois brasses (143 mètres) sur celle de flot.

Le *Sultan* était arrivé au mouillage de Lisbonne le lendemain 23, à 1 heure 30 de l'après-midi.

C'est à 4 heures 45 du matin qu'a eu lieu la collision.

Abordant le paquebot français par tribord de vant, le cuirassé fit brèche avec son épave au-dessous de la flottaison. L'eau s'introduisit immédiatement dans la cale, avant et en moins de dix minutes le navire coula, entraînant avec lui une partie de l'équipage et des passagers.

Après le choc, le *Sultan* continua à être entraîné par le courant et, dérivant le long du bord, il brisa, avec son beaupré, le grand mât, enleva la passerelle et les hauts du malheureux steamer. Puis il mouilla en aval, toutefois après avoir abordé de nouveau un autre steamer, le *Richmond*, qui se trouvait plus à terre que la *Ville-de-Victoria* et auquel il ne fit que de légères avaries.

Au moment de la collision, l'équipage de la *Ville-de-Victoria* était sur le pont et on travaillait au déchargement des gabarres.

Le capitaine Simonet fit faire de suite le branlebas, et en même temps il faisait marcher le sifflet à vapeur de la chaudière auxiliaire pour appeler du secours; ses appels demeurèrent sans effet.

On a tenté vainement de mettre les embarcations à la mer, mais la seule qu'on put dégager fut entraînée par le remous et chavira au moment où le vapeur sombrait. C'est à la nage que les survivants ont pu se sauver.

Le capitaine Simonet est resté sur la passerelle jusqu'à la dernière seconde et a sombré avec le steamer; revenu à la surface, il a été recueilli dix minutes après par une embarcation du vapeur de commerce anglais *Veio*, qui, en tout, a sauvé neuf personnes.

Les passagers et marins qui ont échappé à la mort étaient à moitié nus quand on les a recueillis.

La conduite des équipages des gabarres est inqualifiable; malgré les ordres du capitaine Simonet, ils ont coupé les amares au moment de la collision et n'ont pas fait le plus petit effort pour sauver qui que ce fût.

VINGT-TROIS POMPIERS TUÉS

Le *Courrier de la Plata* rend compte d'un accident qui s'est produit dernièrement à Buenos-Ayres.

Les pompiers de la ville venaient de commencer, sur la place Lores, leurs exercices quotidiens et notamment la manœuvre des échelles, qu'ils avaient l'habitude d'exécuter contre une des façades de l'immeuble contigu à la caserne. Tout à coup, le mur contre lequel étaient appuyées les échelles s'effondra et vingt-trois pompiers furent ensevelis sous les décombres. On parvint à les retirer : cinq étaient tués sur le coup, les autres avaient des blessures plus ou moins graves.

L'ÉLOQUENCE DES CHIFFRES :

Le *Figaro* annonce que le théâtre du Châtelet, avec le *Tour du monde en quatre-vingt jours* a fait dix-sept mille trois cents francs de recette samedi dernier.

LES BAGNES DE PARIS

PAR

FRANZ BEAUVALLET ET ALFRED BELLE

DEUXIÈME PARTIE

VIII

Toujours l'argent!!

La boutique élégante, spacieuse, rafraîchissante, attire l'étranger le provincial, le Parisien même qui ne voit là qu'un des mille établissements où la gourmandise peut trouver à se satisfaire.

Une demoiselle fort élégamment mise, jolie à souhait, installée à la caisse, reçoit l'argent des clients.

Les femmes sont friandes, c'est un de leurs moindres défauts.

Beaucoup de dames entrent chez ce pâtisseries en renom.

Quoi de plus innocent!

Sur un signe échangé avec le patron, pour éviter la foule, manger plus à l'aise, elles montent un petit escalier qui conduit à un salon du premier étage.

Là des courtiers triés sur le volet, tous jeunes et vêtus à la dernière mode prennent les ordres de leurs clientes, et tout en dégus-

tant une bouchée à la reine, et en humant de leurs lèvres roses un malaga exquis, ces dames ont la douce joie d'acheter et de vendre à terme une foule de bonnes et réelles valeurs.

Que d'émotions pour les femmes nerveuses!

Avec quelle anxiété, quel plaisir mêlé de petits frissons de terreur, ou de sourires d'anges, elles suivent jour par jour les oscillations de leurs engagements!

La liquidation approche... elle est venue!... moment inéluctable!

Si le vent a été favorable, M. Jules, ou M. Ernest, bien inspiré, une jolie différence à palper!

Que de caprices elles pourront satisfaire!

Mais si la chance a été contraire, il faut payer.

Qui paiera?... l'amant.

Pour rien au monde on n'avouerait au mari!...

Pauvres maris! il en est qui meurent de désespoir, et assistent sans pouvoir l'éviter à leur ruine et parfois à celle de leurs enfants!

Une dame vient d'entrer.

Sa corpulemente seule attirerait les regards, mais elle a arboré une toilette tellement éclatante, qu'il est impossible qu'elle passe inaperçue.

Le rouge sang de bœuf, le jaune d'or et la

vert pomme se croisent et se heurtent dans une harmonie étonnante de brio.

Essouffée par l'ascension du petit escalier, elle se laisse tomber sur un siège en s'éventant à tour de bras avec un gigantesque éventail suspendu à ses côtés par une cordelière.

C'est sans doute une habituée, une cliente digne de tous égards, car un garçon se précipite et prévenant ses ordres, installe vivement devant elle un petit guéridon sur lequel il pose successivement trois assiettes garnies des gâteaux les plus succulents, une bouteille de madère et un verre.

La dame répond par un sourire approbateur à cette attention.

M. Jules n'est pas arrivé? demande-t-elle au prévenant serviteur, tout en retirant des gants qui font sonner à des bottes à l'écuylère, par leur dimension et leur longueur.

— Pas encore, madame Constance... pas encore! mais il va venir et tenez le voici!

— Quand on parle du loup... répliqua l'élégante personne, la bouche pleine et buvant coup sur coup deux petits verres pour précipiter une bouchée à la reine qui menace de l'étouffer.

M. Jules, un courtier ganté de frais, pommadé à la rose, et portant comme favoris d'étoilées pattes de lapin, vient en effet de faire une apparition triomphante.

Il se dirige en se dandinant vers son épulente cliente.

— Arrivez donc! mauvais sujet! toujours en retard!

— Excusez-moi, chère madame, mais je tenais à vous apporter votre bordereau bien exact, et j'avais une erreur de quinze centimes.

— Eh bien! donnez-le, ce bordereau.

M. Jules retira d'une jolie serviette de marocain qu'il portait sous le bras un papier réglé de rouge et couvert de chiffres.

— Le voici! dit-il gracieusement.

Mme Constance, repoussant d'un geste digne la troisième assiette, du reste inutile, car elle était vide, se campa sur le nez un lorgnon d'écaillé, et se mit en devoir d'examiner son compte.

— Résultat final, mon petit, dit-elle, je gagne ce mois-ci 52,397 fr. 75 c. Les 75 centimes m'amuse. A quand la sainte-touche.

— Après la Bourse, demain, le patron se fera un véritable plaisir de vous aligner cette bagatelle.

— Il ne fera que son devoir. Il me semble, soit dit sans me donner des chiquenauds sur le nez, ajouta-t-elle, que j'ai mené assez gentiment ma barque, ce mois-ci, galopin?

Chaque fois que Madame Constance lui décochait un mot choisi d'amitié, le visage de M. Jules s'épanouissait.

Il roulait des yeux blancs, en poussant de petits soupirs étouffés.

La grosse dame assistait à ce manège avec indulgence.

(A suivre)